

autres compagnons : trois rudes rameurs sur lesquels je compte pour faire voler la barque ; ils y ont intérêt. Et puis, il est possible que nous n'ayons pas besoin de recourir à ces expédients désespérés. Le roi peut vous céder à l'ambassadeur.

—Je n'y compte pas, dit le prince.

—Ni moi, si vous voulez que je vous l'avoue, milord. Donc, à mardi. La première personne qui vous baisera la main au sortir de la Tour, ce sera moi ; n'allez pas me tuer !

Richard se jeta dans les bras de Fryon, et, le serrant avec une joie mêlée d'angoisses :

—Dis bien à Catherine, murmura-t-il, que maintenant je tiens à la vie. Mais que, s'il me fallait mourir, je mourrais heureux, souriant, car j'avais son amour et j'ai retrouvé mon honneur.

Le géôlier vint rouvrir la porte. Le délai convenu était expiré.

—Voyez le vieux coquin, quelle ponctualité ! dit Fryon.

Puis, baissant la voix :

—Un seul coup, glissa-t-il à l'oreille du prince, sec et droit au cœur.

Les deux hommes disparurent derrière la porte formidablement verrouillée. Richard demeura seul, pensif, serrant sur sa poitrine ce fer et cet or, emblèmes des deux protectrices qui les lui avaient envoyés.

CHAPITRE XI

LA MAISON DE LA TAMISE.

Ce mardi, lady Catherine attendait son prisonnier dans une salle haute de la maison située entre la Tamise et le Marché enveloppé de brume.

Le jour n'avait pas paru ; l'heure fixée pour l'évasion approchait. Catherine ne vivait pas, elle respirait, voilà tout.

A chaque seconde elle écoutait les bruits de la rue, ceux du fleuve. Un pas la faisait frissonner ; un cri la faisait bondir.

Ces ombres, ces feux follets, ces bruits étranges agitaient Catherine comme l'oppression d'un affreux rêve.

En bas, dans la salle, deux hommes dévoués à la duchesse guettaient l'arrivée de Fryon et du prisonnier pour leur ouvrir avant qu'ils eussent frappé. Deux autres serviteurs tenaient l'amarré de la barque, prêts à pousser au large quand les fugitifs se seraient embarqués.

Sept heures allaient sonner. Un pas rapide retentit dans la rue, s'approcha, s'arrêta. . . Catherine se précipita vers les montées.

Fryon, pâle et ensanglanté, vint rouler aux pieds de la duchesse.

Haletant, la gorge aride, il essaya en vain de parler ; il ne put que bégayer ces mots :

—Tout est perdu ! Nous sommes trahis, fuyez !

—Et Richard ? s'écria l'infortunée Catherine en se tordant les mains.

Fryon se releva effaré, hagard.

—Entendez-vous, dit-il, les cavaliers d'Henri VII ? Oh n'approchez pas de cette fenêtre ; fuyez, vous dis-je, fuyez ! si vous en avez le temps !

—Mais qu'y a-t-il, Fryon ? qu'y a-t-il ?

—Il y a madame, que le roi savait tout, surveillait tout, et qu'il nous cherche, et qu'il nous tient ! Ecoutez !

On entendit un grand bruit de lutte à l'étage inférieur. Des soldats venaient d'envahir la maison, de saisir ou d'égorger les serviteurs de la duchesse ; ils montaient déjà les degrés.

—Et Richard ! s'écriait lamentablement la pauvre femme, et Richard !

Fryon courut à la fenêtre qui donnait sur le fleuve ; il l'ouvrit, et, s'adressant à Catherine :

—Vous, madame, dit-il, on vous respectera ; moi, on me pendrait ! Le ciel m'est témoin que j'ai fait plus que mon devoir. Adieu !

Il s'élança, et, se suspendant à la gouttière de bois et de

plomb qui s'allongeait en saillie au-dessus de l'abîme, il attendit, perdu dans le brouillard, l'occasion de se précipiter sans danger.

Les soldats entrèrent. Un officier du palais déclara à lady Catherine qu'il la faisait prisonnière. Les autres cherchèrent son complice. Fryon, n'entendant plus de bruit au-dessus de lui, lâcha prise et tomba dans le fleuve, qui rejeta. On le chercha vainement : il glissa entre deux eaux ; il échappa.

Catherine se cramponnait à la fenêtre, demandant avec égarement ce qu'on avait fait de son Richard, de son époux, du duc d'York.

—Le traître, répondit l'officier, le rebelle a commis un nouveau crime ; il a voulu s'évader ; il allait tuer son gardien quand on l'a saisi et désarmé. Ne regardez pas de trop près à cette fenêtre qui donne sur le Marché, car on y dresse une potence, et vous pourriez bien l'y voir pendre !

Catherine poussa un cri d'horreur. Elle appela Dieu à son secours. Ce fut son dernier acte de volonté, sa dernière lueur d'intelligence. Les soldats, plus humains que leur chef, l'enlevèrent doucement et la remirent aux gens du roi, qui venaient la chercher de sa part pour la conduire au palais.

Cet officier avait dit vrai. Richard, accusé d'une tentative de meurtre et d'évasion, accusé de complot contre la vie du roi avec le duc de Clarence, le pauvre fou, son voisin de cachot, venait d'être condamné à mort, ainsi que son prétendu complice. Henri VII, l'ingénieur politique, se débarrassait ainsi de tout ce qui le gênait.

L'un, le fou, le neveu d'Edouard, devait être décapité. L'autre, le fils d'Edouard, ce faux juif, devait être pendu.

A midi, ce jour-là, plus d'York pour troubler le sommeil du prince Lancastre.

EPILOGUE

Richard fut conduit au gibet comme un vil scélérat, comme un ignoble voleur.

Il n'avait jamais aperçu le duc de Clarence qu'au moment où il vit rouler sa tête sur l'échafaud dressé en face de sa potence.

En montant les échelons infâmes, il se trouva en face de la maison où quelques moments avant l'attendait sa bien-aimée. La fenêtre était encore ouverte. Seule, elle était vide parmi toutes les fenêtres gorgées de spectateurs.

Richard la reconnut et la bénit. Il se livra au bourreau sans plainte, sans colère, sans regrets, en souriant au ciel qui semblait l'appeler pour le récompenser de son martyre sur la terre.

Et comme un crieur public annonçait au peuple le supplice du meurtrier Perkin Warbeck, Richard secoua doucement sa tête encore libre et dit :

—Je m'appelle York, et mes mains sont pures de sang !

Le bourreau se hâta. Il affranchit à la fois York et Lancastre : l'un de la vie, l'autre de la peur.

Lady Catherine, transportée au palais, fut reçue par la reine, femme d'Henri VII, fille d'Edouard, qui l'embrassa en versant des larmes.

Elle avait perdu la raison. Douce et sans fiel, jamais on ne l'entendit soupirer, jamais on ne la vit sourire.

Le germe précieux qu'elle portait mourut sans doute avant d'éclorre, bouton étioilé sur sa tige ! . . . Catherine eut le bonheur de ne pas être mère.

Le peuple, touché de sa beauté, ne l'appela plus que la Rose blanche. Henri VII et toute sa cour lui donnèrent aussi ce nom. L'histoire le lui a conservé. Elle mourut jeune ; Dieu jugea qu'il l'avait assez frappée.

La duchesse de Bourgogne régnait. Elle se consola.

FIN

POUR PARAITRE DANS LE PROCHAIN DUMÉRO

L'INCENDIAIRE - - - PAR ELIE BERTHET